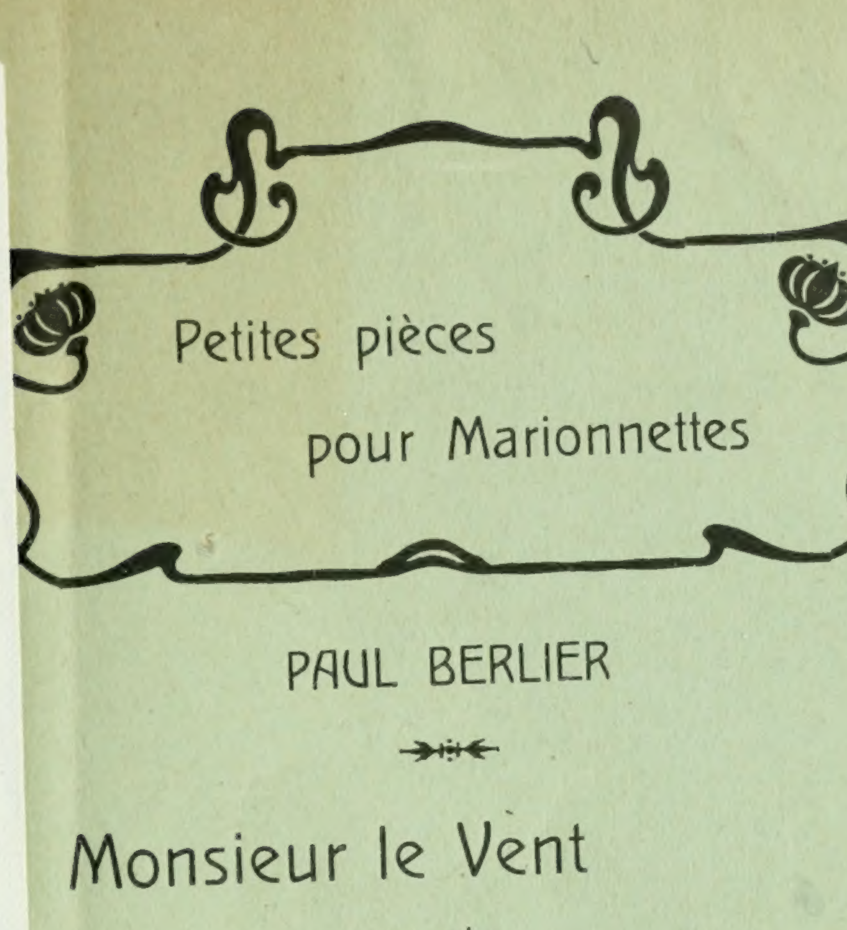
Berlier, Paul
Monsieur le Vent et
Madame la Pluie



Petites pièces pour Marionnettes

PAUL BERLIER

Monsieur le Vent et Madame la Pluie

DRAME FANTASTIQUE

en 1 prologue et 8 tableaux

LIBRAIRIE
F. DE NOBELE
20-22, Rue de la Tulipe
BRUXELLES

IMPRIMERIE
V. CHEVALIER
COURT-ST-ÉTIENNE
1907

Monsieur le Vent

et

Madame la Pluie

Drame fantastique en 1 prologue et 8 tableaux

PAR

Paul BERLIER

d'après la nouvelle de Paul de Musset

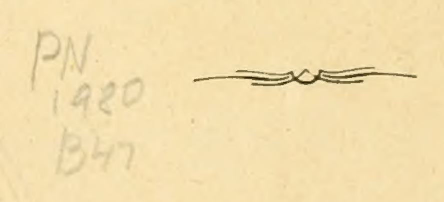
DÉSIGNATION DES TABLEAUX

PERSONNAGES

JEAN-PIERRE, meunier.
CLAUDINE, sa femme.
CLAUDINETTE, leur fille.
Mr LE VENT.
Mme LA PLUIE.
BALTHAZAR, vieux mendiant.
LE BARON.
LE PRINCE PANDOLFE.
LE ROI.
L'INTENDANT.
LE PRÉCEPTEUR.
UN VOISIN.

Paysans, gardes, chasseurs, esprits du vent et de la pluie.

Mobilier et costumes Louis XIII



MONSIEUR LE VENT ET MADAME LA PLUIE

PROLOGUE

La Veillée de Jean-Pierre.

Une chambre rustique misérable et délabrée. Dans l'angle de gauche, une alcôve fermée par des rideaux en loques. Au fond, une large fenêtre aux volets arrachés, aux vitres brisées. A droite, une seule chaise à côté d'une table sur laquelle est posée une chandelle allumée. C'est la nuit.

Scène I

JEAN-PIERRE, UN MÉDECIN.

JEAN-PIERRE. — Alors, monsieur le médecin, vous conservez un peu d'espoir ?

LE MÉDECIN. — Mon ami, soyez tranquille, votre femme en reviendra.

JEAN-PIERRE. — C'est que nous avons tant de misère ! Pas de bois à mettre dans l'âtre, pas de pain dans la huche vide !..

LE MÉDECIN. — Je n'y comprends rien, Jean-Pierre ; un meunier comme vous doit pourtant gagner de quoi vivre ?

JEAN-PIERRE. — Hélas ! monsieur le médecin, c'est une vraie fatalité : je vois tourner tous les moulins du voisinage sans que la brise la plus légère souffle de mon côté, et la pluie tombe partout, excepté sur mes légumes qui meurent de sécheresse.

LE MÉDECIN. — Patience, mon ami, « patientia docet ! » Avec le temps tout s'arrange en ce bas monde...

(sort le Médecin)

Scène II

JEAN-PIERRE *(seul)* — Tout s'arrange, c'est bientôt dit ; mais quand on n'est pas seul à souffrir, quand on voit les siens dans la peine sans pouvoir y porter remède, voilà ce qui fend le cœur !.. *(il s'approche de l'alcôve)* Pauvre chère Claudine, pauvre petite Claudinette... elles dorment heureusement !... Ah ! bon sang de bon sang, est-ce que jamais ni le vent ni la pluie ne répondront à mon appel pour m'apporter le nécessaire et me tirer d'embarras ? *(on entend siffler le vent)* Tiens, la flamme de la chandelle vacille, la girouette grince... Hé, hé ! le vent se lève, il faut en profiter. Vite, courons délier les ailes à mon moulin et verser du grain sous la meule ! *(il sort)*

CHŒUR INVISIBLE DES ESPRITS DU VENT

AIR DE LA MOUCHE *(La Belle Hélène)*

Soufflons dans toutes les fissures,
Glissons par les fentes du toit.
Zi, zi, zi, zou !...
Entrons par le trou des serrures,
On est ici comme chez soi !
Zi, zi, zi, zou !...

JEAN-PIERRE *(rentrant)* — Quelle bourrasque, quel ouragan ! Tous les Esprits du vent sont en campagne...

Scène III

JEAN-PIERRE, Mr LE VENT.

Mr LE VENT *(s'engouffrant par la fenêtre)* — Un siège, un siège, meunier !

JEAN-PIERRE. — Voilà, monseigneur, prenez place... *(à part)* Oh ! le bizarre personnage !

Mr LE VENT. — Je suis Monsieur le Vent... Permets que je reprenne haleine une minute.

JEAN-PIERRE. — Reposez-vous, seigneur, aussi longtemps qu'il vous plaira. Ayez seulement la bonté de parler bas pour ne point réveiller ma femme qui est malade et mon enfant nouveau-né.

M^r LE VENT. — Il n'y a rien à craindre; le ronron de ma voix profonde a tous les avantages d'une chanson de nourrice... Ouf! mon ami, je suis fourbu!... En moins d'une heure je viens de traverser l'Europe entière, démolissant des murailles, naufrageant des vaisseaux, déracinant des arbres!.. Non loin de ta maisonnette, j'avais avisé un imposant manoir où je comptais faire une halte...

JEAN-PIERRE. — C'est le château du Baron, mon maître.

M^r LE VENT. — Eh bien, figure-toi qu'il m'en a refusé l'entrée!

JEAN-PIERRE. — Oh! monsieur le Baron n'est guère hospitalier.

M^r LE VENT. — J'en tiendrai note. En attendant je me suis vengé sur ses gardes en les culbutant sans pitié par dessous leurs guérites! Zou!... Chez toi, meunier, quelle différence! Murs lézardés, vantaux branlants, carreaux cassés... pft! un souffle et le volet s'ouvre! Voilà un logis selon mes goûts! Par dessus le marché, tu ne possèdes qu'une mauvaise chaise, mais du moins tu l'offres de bonne grâce. Ah! vraiment je te sais gré de ton courtois accueil et pour te prouver que tu n'obliges pas un ingrat, je suis prêt à te rendre tous les services imaginables.

JEAN-PIERRE. — Je ne vous demanderai qu'une chose, monsieur le Vent, c'est de faire tourner mon moulin chaque jour.

M^r LE VENT. — Chaque jour!... Alors tu te figures que je sors à ma guise? Ah! nous sommes loin de compte! Madame la Pluie occupe le ciel les deux tiers de l'année; dès que je lui ai rassemblé ses nuages, elle s'empresse de me refouler dans ma caverne du Nord où parfois je reste enfermé durant

des semaines entières. Mais n'importe, meunier, je me souviendrai de ton moulin et quand je serai empêché d'y venir en personne, j'enverrai à ma place quelques uns de mes petits serviteurs les Zéphirs, avec recommandation de te soigner tout particulièrement.

JEAN-PIERRE. — Et pour l'instant, seigneur, ne vous serait-il pas possible de me donner du secours ?

Mr LE VENT. — Oh ! non, pas aujourd'hui. Il se fait tard et je dois encore passer par la ville où j'ai plusieurs douzaines de cheminées à démantibuler. D'ailleurs, je le sens, madame la Pluie me court sur les talons... Adieu, adieu, meunier ! Je te le répète, si jamais tu as besoin de moi, ne te gêne pas, viens me trouver à la caverne du Nord ; je serai toujours très heureux de t'y recevoir.

(il sort par où il est venu)

SCÈNE IV

JEAN PIERRE (*seul*) puis Mme LA PLUIE.

JEAN-PIERRE *(à la fenêtre)* — Bon voyage, monseigneur !... Ah ! ouiche, il est déjà loin... Le calme succède à la tempête, et ce qui me prouve bien que je n'ai pas affaire à un menteur, c'est l'averse qui commence à tomber.

CHŒUR INVISIBLE DES ESPRITS DE LA PLUIE

AIR : *Chœur des Vieillards (Faust)*

Plic, plac, ploc, quittons la gouttière,
Par tous les trous
Faufilons-nous
Et faisons sonner nos glouglous
Dans cette chambre hospitalière !
Par tous les trous
Faufilons-nous,
Ruisselons comme une rivière
Et faisons sonner nos glouglous
Dans cette chambre hospitalière !

JEAN-PIERRE. — A votre aise, messieurs les Esprits de la pluie, je ne vous redoute pas plus que les Esprits du vent! Mouillez, trempez, arrosez mes salades; elles ne s'en porteront que mieux! (*apercevant Mme la Pluie qui s'est introduite par une fente du toit*) Bonté divine, qui vois-je arriver là?

Mme LA PLUIE. — Ne me jugez point d'après mes dehors pitoyables!...

JEAN-PIERRE (*à part*) — Quelle mine de carême en effet, quel air mélancolique!

Mme LA PLUIE. — Ne repoussez pas madame la Pluie!

JEAN-PIERRE. — Ah! madame, le meunier Jean-Pierre n'a jamais fermé sa porte aux malheureux... Mais quoi! vous frissonnez?

Mme LA PLUIE. — Ne faites pas attention... Il y a deux minutes à peine je planais à 500 toises au dessus de la terre... On conçoit que pareille chute m'ait étourdie... J'en tremble toute... Ah! c'est une chance d'être tombée sur la toiture percée à jour d'une aussi misérable maison!... Car soit dit sans te flatter, mon ami, on en rencontre rarement d'aussi accueillante que la tienne; d'ordinaire les gens se calfeutrent, on me craint comme la peste!... Je ne sais comment te remercier.

JEAN-PIERRE. — Mais simplement, madame la Pluie, en venant visiter mon jardin trois ou quatre fois par semaine.

Mme LA PLUIE. — Mazette, comme tu y vas!

JEAN-PIERRE. — Ce n'est pourtant pas excessif...

Mme LA PLUIE. — C'est encore trop, beaucoup trop! Le temps du déluge est passé. Mon cousin le Soleil, qui est d'un rang plus élevé que moi, m'empêche de courir le monde autant que je le souhaiterais; à tout bout de champ il me force à rentrer dans mes marécages du Sud-Ouest. Et tiens, tu m'y fais penser, je vais devoir te brûler la politesse, car ce matin, dès la prime aurore, ses rayons me donneront la chasse.

JEAN-PIERRE — Hélas! madame, nous avons tant besoin d'aide, ne partez pas sans m'avoir secouru!

Mme LA PLUIE — Il le faut, mon ami, il le faut et j'en suis navrée; mais si tu viens un jour chez moi, nous reparlerons de tes petites affaires. Au revoir!

(*elle prend son vol et fuit par la fenêtre*)

Scène VI

JEAN-PIERRE (*seul*)

JEAN-PIERRE. — Dieu vous garde, madame!... Elle aussi, elle avait raison; voici que le soleil levant dissipe les dernières nuées...

CLAUDINE (*au dehors*) — Jean-Pierre, Jean-Pierre!...

JEAN-PIERRE. — C'est ma femme qui appelle... La mettrais-je dans le secret de cette aventure?... Non, non, pas si bête; elle est trop bavarde!... Il est inutile qu'on sache partout que nous avons deux protecteurs : monsieur le Vent et madame la Pluie!

PREMIER TABLEAU

L'horoscope du vieux mendiant.

Un paysage ensoleillé. Au fond, sur une élévation de terrain, un moulin à vent qui tourne et tictaque. A gauche, second plan, la maison de Jean-Pierre. Des sacs de farine sont rangés sous un auvent. A droite, à l'ombre de grands arbres, un banc de bois.

Scène I

LE BARON, BALTHAZAR, (*assis sur le banc*)

CHŒUR (*au dehors*)

AIR : « *Tout tourne au moulin* » (Lefébure-Wély)

Tourne, tourne, mon moulin,
Gagne le pain de la meunière,
Tourne, tourne, mon moulin,
Il nous faut du pain
Pour demain !

LE BARON (*entrant*) — On travaille au moulin de Jean-Pierre. Sûrement le drôle est chez lui.

BALTHAZAR. — La charité, s'il vous plait, mon bon seigneur...

LE BARON. — Hors de mon chemin, fainéant !

BALTHAZAR. — Monsieur le Baron ne reconnait pas le vieux Balthazar ?

LE BARON. — Et qu'est-ce qu'il me veut, le vieux Balthazar ?

BALTHAZAR. — Il est pauvre, monsieur le Baron...

LE BARON. — Vilain métier. Je lui conseille d'en choisir un autre.

BALTHAZAR. — En attendant, monsieur le Baron, je n'ai rien à me mettre sous la dent...

LE BARON. — Hé ! me prends-tu pour un gargotier ? (*il sort*)

Scène II

BALTHAZAR, CLAUDINETTE.

BALTHAZAR. — Cœur de pierre !... Arrogant, ignorant, brutal, il résume en lui tous les vices de sa caste... Heureusement voici venir visage moins farouche : c'est Claudinette, la fille du meunier. La charité, s'il vous plait, ma bonne demoiselle...

CLAUDINETTE. — Je n'ai qu'un petit sou d'argent...

BALTHAZAR. — Mais vous le donnez de si bon cœur !... Ah ! merci, merci !

CLAUDINETTE. — Dieu ! que vous voilà content pour peu de chose ! Ma parole, si j'étais riche, je passerais ma vie à faire des heureux.

BALTHAZAR. — Tant mieux donc pour le pauvre monde, Claudinette, car tu seras riche, très riche un jour !

CLAUDINETTE. — Par exemple je n'y compte guère.

BALTHAZAR. — Tu as tort, mon enfant, c'est écrit dans les étoiles : tu seras riche, que dis-je ? tu porteras le diadème et le manteau royal !

CLAUDINETTE. — Père Balthazar, vous voulez rire !...

BALTHAZAR. — Non, les mendiants sont un peu sorciers. Ils vont et viennent, l'oreille aux écoutes, sans qu'on s'inquiète de leur présence ; ils traversent la vie inaperçus et trouvent moyen de s'instruire sur bien des choses. Moi-même, tiens, j'ai surpris le secret d'un haut personnage qui ne dort plus depuis qu'il a rencontré certaine pastourelle de ma connaissance...

CLAUDINETTE. — Les grands seigneurs se moquent bien des bergères !

BALTHAZAR. — Hé, hé ! qui vivra verra !... Souviens-toi de mon horoscope, Claudinette, souviens-toi !... (*il sort*)

CLAUDINETTE. — Il radote, le pauvre vieux!

(reprise du chœur : « Tourne, mon moulin »)

SCÈNE III

CLAUDINETTE, LE BARON, JEAN-PIERRE.

LE BARON. — Holà! de par tous les diables, il me faut le meunier!

CLAUDINETTE. — A défaut de lui, voici toujours sa fille, monseigneur.

LE BARON. — Eh! je n'ai que faire de sa fille! c'est au meunier que j'entends parler.

CLAUDINETTE. — Bien, monsieur le Baron, je cours le prévenir. *(elle sort)*

LE BARON *(tout en arpentant la scène de long en large)* — Manant, rustaud, bélitre qui me laisse croquer le marmot!

JEAN-PIERRE *(il entre conduisant son âne qu'il attache devant sa maison)* — Que monsieur le Baron daigne m'excuser... Monsieur le Baron suppose bien que...

LE BARON. — Taratata! il ne s'agit pas de ça; il s'agit de ma provision de farine qu'il faudra me renouveler.

JEAN-PIERRE. — Votre Seigneurie est bien bonne. Je lui porterai donc le même nombre de sacs que la fois dernière...

LE BARON. — Oui, mais de grands sacs, des sacs à la hauteur de ma position!

JEAN-PIERRE. — Ceux-ci, je pense, seront dignes de monsieur le Baron; ils pèsent deux quintaux.

LE BARON. — Pas plus?... Hum, hum! j'ai dans l'idée que tu cherches à me filouter!..

JEAN-PIERRE. — Monsieur le Baron plaisante...

LE BARON. — Ah! tu te figures?... Eh bien, mon bonhomme, je te préviens que si je n'ai pas le compte exact, je te passe mon épée au travers du corps!

JEAN-PIERRE. — C'est trop de bonté, monsieur le Baron.

LE BARON. — Tu n'es qu'un imbécile!

JEAN-PIERRE. — Oui, monsieur le Baron.

LE BARON. — Allons, vivement! Charge-moi ces sacs sur ta bourrique et en route pour le château!

JEAN-PIERRE. — Pour le château?... Bien, monsieur le Baron.

LE BARON. — Surtout ne t'avise pas de discuter mes ordres, car si tu me sers de mauvaise grâce, je te déclare que je ne te payerai pas.

JEAN-PIERRE. — Oh!

LE BARON. — Non, ma foi, je ne te payerai pas, je ne te payerai pas! Ça t'apprendra à grommeler! *(fausse sortie)*

JEAN-PIERRE. — Ah! le vilain, le méchant maître!...

LE BARON *(revenant sur ses pas)* — Qu'est-ce que tu dis?

JEAN-PIERRE. — Rien, monseigneur.

LE BARON. — J'ai cru entendre que tu me rappelais?

JEAN-PIERRE. — Dieu m'en garde, monsieur le Baron!

LE BARON. — Eh! mon ami, je ne t'en fais pas de reproche; je profite seulement de l'occasion pour te remettre en mémoire les cent écus d'impositions que tu me dois.

JEAN-PIERRE. — Que je vous dois, monsieur le Baron?... Il y a certainement erreur... Comment, moi, je vous dois encore cent écus?...

LE BARON. — Je les ferai toucher demain par mon intendant.

JEAN-PIERRE. — Et dès demain?... Ah! monseigneur, je vous en supplie, accordez-moi plus long délai! Cent écus, c'est une somme; cent écus, ça ne pousse pas dans l'herbe comme les champignons!...

LE BARON. — Je ne t'accorde pas seulement une heure. J'ai dit demain, apporte-les demain; ou sinon, foi de mes aïeux, je fais vendre ton clos et ton moulin et je t'envoie casser des cailloux sur les routes! *(il sort)*

Scène IV

JEAN-PIERRE, CLAUDINE, CLAUDINETTE.

JEAN-PIERRE *(se laissant tomber sur le banc)* — Ah! je n'aurai jamais de chance, jamais, jamais!...

CLAUDINE. — Pourquoi pleures-tu, mon homme? Qu'est-il donc arrivé?

JEAN-PIERRE. — Il est arrivé.,. Parlons bas... Il est arrivé que monsieur le Baron est un bandit!... On a beau se tuer à travailler, c'est peine perdue, tout le gain s'en va dans sa poche!.. Ah! mes chéries, mes pauvres chéries, que nous sommes à plaindre!...

CLAUDINE. — Mais quoi? qu'a-t-il inventé de nouveau?

JEAN-PIERRE. — Il lui faut cent écus pour demain. Vous m'entendez, cent écus! Où veut-il que nous les trouvions?

CLAUDINE. — Mon homme, voyons, du courage! Ne te laisse pas abattre. Nous avons subi d'autres épreuves, nous avons traversé des heures bien plus terribles!... Rappelle-toi! Il y a quinze ans tout paraissait désespéré : Claudinette venait de naitre; j'étais à deux doigts du tombeau; nous n'avions ni pain, ni crédit, ni ressources, et cependant, comme par miracle, un beau jour le vent a tourné!

JEAN-PIERRE. — Oui, au fait, oui... c'est le cas de le dire, un beau jour le vent a tourné...

CLAUDINE. — Il a même tourné si bien que nous avons eu de quoi acheter un âne pour aller au marché...

JEAN-PIERRE. — Nous avons reconstruit notre vieille bicoque tombée en ruines...

CLAUDINE. — Je suis sortie les dimanches en robe de soie et bonnet de dentelle...

CLAUDINETTE. — Et moi que vous gâtiez, moi la toute

petite, j'ai pu promener fièrement dans mes bras de jolies poupées aux yeux d'émail, tout comme en ont les enfants des bourgeois!

CLAUDINE. — Tu vois bien, mon homme, qu'il ne faut pas douter de la Providence.

JEAN-PIERRE. — Oui, oui, vous avez raison. Je suis consolé. J'ai mon idée... Va me chercher, fillette, mes souliers ferrés, ma canne et mon manteau.

CLAUDINE. — Et pour quoi faire? Où t'en vas-tu?

JEAN-PIERRE. — Ne vous inquiétez pas; mon absence ne sera pas longue.

CLAUDINE. — Ah! Jean-Pierre, Jean-Pierre, tu me caches quelque chose!...

JEAN-PIERRE. — Je t'assure que non.

CLAUDINE. — Alors dis-moi où tu t'en vas?

JEAN-PIERRE. — Soyez sans crainte aucune. Je veux vous prouver que tout le monde n'a pas l'âme aussi dure que monsieur le Baron. A bientôt!

(il les embrasse et sort)

CLAUDINE. — Que signifie cette énigme?

CLAUDINETTE. — Maman, maman, que vous êtes curieuse!

CLAUDINE. — Non, mais j'aime de me renseigner... Je prétends le suivre partout où il ira. Vite, mon jupon de laine et ma grande capuche!... *(elles entrent dans la maison)*

SCÈNE V

LE PRINCE PANDOLFE, LE PRÉCEPTEUR.

PANDOLFE. — Mon cher précepteur, de grâce ne me contrariez pas! Ma résolution est prise et rien au monde ne m'en fera démordre : j'entends faire part aujourd'hui même à Claudinette du sérieux penchant que j'éprouve pour elle.

LE PRÉCEPTEUR. — Y songez-vous, prince Pandolfe, une bergère, une simple bergère!

PANDOLFE. — C'est le cœur qui fait la noblesse.

LE PRÉCEPTEUR. — Je n'en disconviens pas, mon enfant ; je vous fais seulement remarquer que l'heure avance et qu'il est temps de regagner le palais du Roi, votre père.

PANDOLFE. — Le carrosse nous viendra reprendre.

LE PRÉCEPTEUR. — En attendant nous demeurons exposés à la fraîcheur du soir, chose, comme on sait, nuisible au premier chef...

PANDOLFE. — Enfin suis-je libre, oui ou non ?

LE PRÉCEPTEUR. — Certes vous l'êtes, mon gracieux élève, à condition de ne point manquer à l'étiquette.

PANDOLFE. — L'étiquette ?... en quoi y manquerai-je ?

LE PRÉCEPTEUR. — En vous abaissant à parler à une paysanne.

PANDOLFE. — Loin de m'abaisser, au contraire, c'est la paysanne que j'élèverai jusqu'à moi. Du reste, il suffit !... Je l'aperçois qui s'avance et je vous prie de me laisser. *(sort le Précepteur)*

Scène VI

PANDOLFE, CLAUDINETTE.

PANDOLFE. — Qu'elle est charmante ! Je ne sais pas de plus doux plaisir que celui de la regarder... *(à Claudinette qui entre avec son troupeau)* Hé ! bergère mignonne, où t'en vas-tu par là ?

CLAUDINETTE. — Vous le voyez, monsieur ; je ramène au bercail le troupeau de mon père.

PANDOLFE. — Le meunier Jean-Pierre ?

CLAUDINETTE. — Vous le connaissez donc ?

PANDOLFE. — Oui, de réputation, comme un très honnête homme.

CLAUDINETTE. — Certes, il a bien des mérites...

PANDOLFE. — Aucun ne dépasse à mes yeux celui d'avoir donné le jour à la plus belle fille du royaume.

CLAUDINETTE. — Vous vous moquez, ce n'est pas bien.

PANDOLFE. — Non, je te jure, je n'ai jamais vu beauté comparable à la tienne.

CLAUDINETTE. — Ce compliment se trompe d'adresse.

PANDOLFE. — Quoi! tu te fâches?

CLAUDINETTE. — Brisons là, je vous prie!

PANDOLFE. — Te voilà de mauvaise humeur?... Tu songes à me quitter quand j'ai tant de choses à te dire?... Mais si, mais si, à toi, parfaitement!... *(il lui prend la main et l'entraine vers le banc)* Allons, méchante, ne pensons plus à cette bouderie. Laisse là tes petits moutons et viens t'asseoir sous cet ombrage. Nous y serons à souhait pour causer bien gentiment, bien librement comme deux bons camarades... C'est une si grande joie pour moi de t'avoir rencontrée, une si grande joie que je voudrais te la faire partager un peu!...

CLAUDINETTE. — Ah! monsieur, je n'ai guère le cœur à me divertir...

PANDOLFE. — Est-ce que par hasard on t'assomme aussi avec l'étiquette, toi?

CLAUDINETTE. — Non, mais je viens de voir pleurer mon père.

PANDOLFE. — Pleurer?... pour quel motif?

CLAUDINETTE. — Nos chagrins ne vous intéressent guère.

PANDOLFE. — Peut-être plus que tu ne le supposes!... Voyons, parle, qu'est-ce qui te retient?

CLAUDINETTE. — C'est vrai, vous paraissez meilleur que les autres; quelque chose me dit que je puis me fier à vous. Eh bien! sachez, monsieur, que nous vivons dans une misère telle qu'il est presque impossible de s'en faire une idée. Et la faute en remonte à monsieur le Baron, notre tout puissant seigneur, qui nous tyrannise et nous opprime avec la plus odieuse vilenie! Jamais n'a existé maître aussi dur, aussi

rapace. Hélas! pauvres paysans, comme si ce n'était assez de la dîme, de la taille et de la gabelle, quand nous avons payé tous les impôts, quand il nous reste à peine le nécessaire, lui se présente encore et vient de gré ou de force nous extorquer nos dernières économies et nous voler, oui, nous voler comme un larron qu'il est!

PANDOLFE. — Adressez-vous au Roi ; vous obtiendrez justice.

CLAUDINETTE. — Nous n'oserions jamais.

PANDOLFE. — Qu'à cela ne tienne, j'intercéderai pour vous!

CLAUDINETTE. — Ah ! que je vous aime, monsieur, pour cette cordiale parole !...

PANDOLFE. — Bien sûr ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PRÉCEPTEUR.

LE PRÉCEPTEUR. — Altesse, la nuit tombe. Le carrosse est arrivé. On n'attend que votre bon plaisir.

PANDOLFE. — Bien, nous partons.

CLAUDINETTE *(à part)* — Sainte Vierge! quel est ce jeune homme ?... J'ai peut-être eu la langue trop longue... *(haut)* Je vous en prie, monsieur, de ce que je viens de dire ne me gardez pas rancune!...

PANDOLFE. Sois tranquille, Claudinette, je t'approuve entièrement.

CLAUDINETTE. — Quoi! vous savez mon nom, et moi j'en suis encore à me demander qui vous êtes!

PANDOLFE. — Tu l'apprendras un jour!... *(il monte avec son précepteur dans le carrosse qui est venu s'arrêter au fond du théâtre)* A bientôt, ma petite reine, à bientôt! *(le carosse s'éloigne)*

CLAUDINETTE *(songeuse)* — Reine!... sa petite reine!... Balthazar aurait-il dit vrai ?

DEUXIÈME ET TROISIÈME TABLEAUX

La caverne du Nord.

Un site polaire. D'énormes blocs de glace masquent l'entrée de la caverne de Mr le Vent. Il neige à gros flocons.

SCÈNE I

JEAN-PIERRE, puis CLAUDINE.

CHŒUR INVISIBLE DES ESPRITS DU VENT

Soufflons sur l'intrus qui s'avance,
Arrachons-lui son grand manteau !
Zi, zi, zi, zou !...
Pour châtier son insolence
Faisons s'envoler son chapeau !...

JEAN-PIERRE. — Sifflez, soufflez, malins esprits, je me tiens sur mes gardes ; vous ne m'enlèverez ni manteau, ni chapeau !... Bigre, quelle rafale ! Il faut que j'approche du but pour être assailli avec tant de violence.

CLAUDINE *(au dehors)* —Atchi ! atchi !..

JEAN-PIERRE. — Qu'ai-je entendu ? Ah ! bon sang de bon sang, si c'était un ours, un de ces terribles ours qui infestent les régions du Pôle ?...

CLAUDINE *(entrant)* — Non, mon homme, c'est moi.

JEAN-PIERRE. — Toi !... Que diantre fais-tu dans ces parages ?

CLAUDINE — Je m'enrhume... Atchi !..

JEAN-PIERRE. — Dieu te bénisse ! Je ne t'avais pas demandé de me suivre.

CLAUDINE. — Aussi n'ai-je écouté que ma tendresse...

JEAN-PIERRE. — Ou plutôt ta curiosité, ton incorrigible

curiosité!.. Enfin, puisqu'aussi bien mon secret est découvert, je vais tout te révéler : je suis à la recherche de la caverne du Nord où habite mon protecteur et mon ami, monsieur le Vent.

CLAUDINE. — Ah! cachottier, c'était là le grand mystère, tu as un protecteur!

JEAN-PIERRE. — Un bon garçon, pas fier et le cœur sur la main, tu verras!... Halte! voici l'entrée. Attention aux courants d'air!... *(il frappe : toc, toc, toc! Les roches s'écartent et laissent apercevoir une salle brillamment illuminée où Mr le Vent festoie entouré de ses serviteurs)*

Scène II

LES MÊMES, Mr LE VENT.

Mr LE VENT. — Qui est là?

JEAN-PIERRE. — C'est Jean-Pierre, monsieur le Vent.

Mr LE VENT. — Je ne vous connais pas.

JEAN-PIERRE. — Faites excuse, monsieur le Vent. Je suis le meunier chez qui votre Excellence a daigné se reposer un soir.

Mr LE VENT. — Du diable si j'en ai souvenance! Est-ce qu'il y a longtemps?

JEAN-PIERRE. — Bientôt quinze ans, monsieur le Vent.

Mr LE VENT. — C'est de l'histoire ancienne, cela! Enfin soit! admettons le fait. Que me veux-tu, Jean-Pierre, puisque Jean-Pierre il y a?

JEAN-PIERRE *(balbutiant)* — A dire vrai, monsieur le Vent, je ne sais au juste...

Mr LE VENT. — Comment! triple buse, tu as l'audace de me déranger quand je suis à table, tu viens te planter là comme une corne de cerf à la devanture d'un herboriste et toi-même tu ignores pourquoi! C'est du dernier grotesque!

JEAN-PIERRE. — Je croyais pouvoir compter sur votre protection...

Mr LE VENT. — Je n'ai pas pour habitude d'obliger les nigauds!

CLAUDINE. — De grâce, monseigneur, ne vous mettez pas en colère. Excusez mon mari et considérez, je vous prie, que s'il s'exprime en dépit du sens commun, c'est à cause de l'éclat de votre magnificence qui l'intimide et lui coupe la parole.

Mr LE VENT. — A la bonne heure, ta femme est une personne d'esprit.

CLAUDINE *(bas à son mari)* Vas-y, parle à présent!

JEAN-PIERRE. — Depuis que vous favorisez mon moulin, monsieur le Vent, je gagne assurement plus que par le passé et tout irait pour le mieux, si monsieur le Baron — vous vous rappelez, ce malappris qui vous a consigné sa porte — si monsieur le Baron, dis-je, ne me traitait plus souvent qu'à mon tour en brebis docile, en brebis qu'on tond de trop près, ce qui m'amène à être aujourd'hui complètement dépourvu d'espèces sonnantes...

Mr LE VENT. — Bref, que te faut-il?

JEAN-PIERRE. — Tout ce qu'il vous plaira, monsieur le Vent.

Mr LE VENT. — Comment! tout ce qu'il me plaira?.. Ah! ah!... Même des coups de trique?

JEAN-PIERRE. — Monseigneur est bien bon de rire.

Mr LE VENT. — Mais je suis sérieux, je te prie de le croire. Je te trouve à mettre sous globe, tout simplement! Allons, qu'on donne à ce lourdaud, je veux dire à cette innocente brebis mon petit tonnelet d'argent...ah! ah! ah! et qu'elle aille se faire tondre ailleurs!... ah! ah! ah! ah!...

(Mr le Vent se tord. Un petit baril vient rouler aux pieds de Jean-Pierre et la caverne se referme)

Scène III

JEAN-PIERRE, CLAUDINE.

CLAUDINE. — Non, parlons-en de ton protecteur!

JEAN-PIERRE. — Mais aussi quelle guigne d'arriver à l'heure de son dîner!

CLAUDINE. — Tu n'avais qu'à me mettre au courant de tes affaires. Je suis plus fine que toi. Je t'aurais fait la leçon ; tu ne serais pas resté bouche bée quand il t'a demandé ce qu'il te fallait !

JEAN-PIERRE. — Est-ce que je pouvais décemment répondre : « M. le Vent, j'ai besoin de 100 écus ? ».

CLAUDINE. — Mais pourquoi pas ? Il eut été fixé tout de suite et nous n'aurions pas sur les bras cet encombrant tonneau qui ne me dit rien qui vaille.

JEAN-PIERRE. — Là, là, tu ne sais pas seulement ce qu'il renferme !

CLAUDINE. — Oh! je m'en doute, il n'en sortira que du vent!

JEAN-PIERRE. — Ne dis donc pas de bêtises, son poids m'écrase l'épaule... Et puis... et puis, Claudine, il ne faut préjuger de rien ; ce tonneau pour nous, c'est peut-être le salut. Retournons vite l'ouvrir à la maison.

(ils sortent)

QUATRIÈME TABLEAU

Tel maitre, tel valet.

Chambre rustique comme au prologue, mais propre et claire et meublée de façon cossue.

Scène I.

CLAUDINETTE, puis L'INTENDANT.

CLAUDINETTE. — Que d'évènements depuis hier ! je n'en ai pas fermé l'œil de la nuit... (*on frappe*) Entrez !.. Tiens, monsieur l'intendant ! Qu'y a-t-il pour votre service ?

L'INTENDANT. — Les bons comptes font les bons amis. Je viens de la part de M. le Baron toucher les 100 écus que vous lui devez.

CLAUDINETTE. — Mon père et ma mère sont absents ; dès leur retour vous serez payé.

L'INTENDANT. — C'est à l'instant que je veux l'être.

CLAUDINETTE. — Je suis bien au regret...

L'INTENDANT. — Pas de jérémiades, ventrebleu ! Il me faut cet argent, je le veux, je l'aurai ! Vous vous arrangerez comme vous pourrez, je ne sortirai pas d'ici les mains vides !...

Scène II.

LES MÊMES, LE PRINCE PANDOLFE.

PANDOLFE (*sur le seuil*) — A merveille ! Continuez !

L'INTENDANT (*à part, en s'inclinant jusqu'à terre*) — Le prince Pandolfe ! Je suis perdu...

PANDOLFE. — Eh quoi ! mon arrivée vous fait baisser le ton ? Vous n'êtes donc insolent qu'avec les femmes ?... Ah !

fi, monsieur!... Tenez! *(il lui jette sa bourse)* payez-vous et décampez! (*sort l'intendant*)

CLAUDINETTE *(se jetant aux genoux du prince)* — Ah! monseigneur, monseigneur, que de reconnaissance nous vous devrons!

PANDOLFE *(la relevant)* — En vérité, Claudinette, c'est la moindre des choses. Comme je passais devant ta porte, j'ai entendu les menaces de ce butor et j'ai saisi cette occasion de te prouver mon amitié.

CLAUDINETTE. — Votre amitié, hélas! elle me fait peur depuis que je connais la distance qui nous sépare.

PANDOLFE. — Rassure-toi! Le prince Pandolfe, sûr du consentement de son père, vient très humblement te demander ta main.

CLAUDINETTE. — O ciel, qu'ai-je entendu?

PANDOLFE. — Tu ne refuseras pas, je suppose, de devenir ma femme?

CLAUDINETTE. — Votre femme!...

PANDOLFE. — Oui, j'ai mûrement réfléchi : aucune n'est plus digne que toi d'aspirer à ce titre. Claudinette, ma chère Claudinette, pourquoi gardes-tu le silence? Ma vie est entre tes mains!

CLAUDINETTE. — Moi, votre femme?...

PANDOLFE. — Réponds que tu acceptes.

CLAUDINETTE. — Ah! monseigneur, souffrez qu'auparavant je consulte ma mère. Pour l'instant elle est en voyage et je crains fort de ne pouvoir lui parler d'ici demain.

PANDOLFE. — Soit! Demain je chasse dans la forêt; tu viendras m'y retrouver. Tu me le promets?...

CLAUDINETTE. — Oui, monseigneur.

PANDOLFE. — Chère âme, je t'en supplie, ne m'appelle plus monseigneur. Réserve ces grands mots pour plus tard, quand tu seras initiée aux questions d'étiquette...

(ils sortent tout en devisant)

SCÈNE III.

JEAN-PIERRE et CLAUDINE (entrant par la porte opposée)

JEAN-PIERRE. — Enfin !... ce n'est pas malheureux !

CLAUDINE (*appelant*) — Claudinette ! Hé ! viens donc que je te raconte !

JEAN-PIERRE. — Tu bavarderas plus tard .. Aide-moi à déposer ma charge sur la table et passe-moi le marteau.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON. — Ha ! ha ! mes compères, je vous y prends !

JEAN-PIERRE ET CLAUDINE. — Ciel ! le Baron !...

LE BARON. — Vous vous apprêtez à faire bombance en cachette de votre seigneur ! C'est mal, c'est très mal !

JEAN-PIERRE. — Loin de nous cette pensée, monsieur le Baron.

LE BARON. — Il paraît qu'on roule sur l'or à présent ?

CLAUDINE. — Qui peut répandre de pareils bruits ?...

LE BARON. — Oh ! ne cherchons pas de faux-fuyants ; vous venez de verser 100 écus à mon intendant... Là, pas besoin de vous regarder comme des chiens de faïence... Vous avez payé. C'est un fait. J'en reste aussi ahuri que vous-mêmes et j'en déduis qu'il vous est survenu un héritage ou bien que vous avez découvert un trésor.

CLAUDINE. — Monsieur le Baron s'abuse étrangement.

LE BARON. — Alors veuillez me dire d'où sort ce tonnelet ?

JEAN-PIERRE. — Mon Dieu, monsieur le Baron...

LE BARON. — Vous voilà bien embarrassés ! Mettons qu'il soit tombé de la lune ; mettons même que j'aie la berlue quand je vous trouve en train de vous goberger !...

JEAN-PIERRE. — Monsieur le Baron remarquera que ce tonneau n'est pas même défoncé.

LE BARON. — Eh bien ! Jean le malin, fais en sauter la bonde !

JEAN-PIERRE *(à part)* — Il voudra tout garder pour lui...

CLAUDINE *(id.)* — Bien la peine de le rapporter de si loin...

LE BARON. — Oh ! vous avez beau vous concerter tout bas. Je veux boire de ce vin, morbleu ! et je saurai me passer de vous pour mettre votre tonneau en perce ! *(il saisit le marteau et pan, pan ! le fait résonner rageusement)* Il faudra bien qu'il cède !... *(tout à coup le tonneau fait explosion ; il s'en échappe un diable rouge qui se met à bâtonner le Baron)* Arrière !... Au secours !... Ah ! traître !... doucement !... Au secours !... Oh !... oh !... oh !... (*il se sauve, poursuivi par le diable*)

SCÈNE V.

JEAN-PIERRE, CLAUDINE, UN VOISIN.

JEAN-PIERRE. — Ah ! le bon tour, l'excellent tour !... Quelles contorsions et quelles grimaces !... Les as-tu vues ?... Ah ! ah ! laisse-moi rire !...

CLAUDINE. — Et dire que c'est à ton échine que Mr le Vent destinait cette bastonnade !

JEAN-PIERRE. — Oui, je l'ai échappé belle ; on l'aurait fait exprès qu'on n'aurait pas mieux réussi.

CLAUDINE. — Ce que notre cher seigneur doit regretter sa gourmandise !

JEAN-PIERRE. — Qu'il apprenne à rester chez lui, se sera toujours autant de gagné.

UN VOISIN *(poussant la tête à la fenêtre)* — Hé ! dites donc, voisins, savez-vous la nouvelle ?

CLAUDINE. — Non, qu'est-ce qu'il y a ?

LE VOISIN — Tout le village est en rumeur. On vient de voir Mr le Baron remonter au château en hurlant et gesticulant comme s'il avait tout l'enfer à ses trousses.

JEAN-PIERRE. — Ah ! ah ! cette farce est impayable !... Ah ! ah ! voilà le fou rire qui me reprend !...

LE VOISIN. — Attendez donc, ce n'est pas tout... Il proférait contre vous des malédictions épouvantables !

JEAN-PIERRE. — Hein ! vous êtes sûr ?

LE VOISIN. — Il disait qu'il ferait vendre et démolir votre baraque, qu'il vous ferait arrêter, vous, votre femme et votre fille, et fouetter sur la place publique, et jeter dans ses oubliettes !

JEAN-PIERRE. — Ah ! bon sang de bon sang, c'est qu'il en est capable !

LE VOISIN. — J'ai tenu à vous avertir, à présent je me sauve ! (*il sort*)

JEAN-PIERRE. — Diable, diable ! nous voilà bien !

CLAUDINE. — Dans quel guêpier nous sommes-nous fourvoyés ?

JEAN-PIERRE. — Il n'y a rien de perdu peut-être. Laisse-moi faire. Nous allons nous remettre en route et tâcher de rencontrer Mme la Pluie.

CLAUDINE. — Qui ça, Mme la Pluie ?

JEAN-PIERRE. — Une bonne personne qui ne peut manquer de nous venir en aide...

CLAUDINE. — Des mystères encore ! Des mystères toujours ! Hier le Vent, aujourd'hui la Pluie ; à qui me présenteras-tu demain ?

JEAN-PIERRE. — Dame, Claudine, ayons bon espoir : après la pluie vient le beau temps.

(ils sortent)

CINQUIÈME ET SIXIÈME TABLEAUX

Les marécages du Sud-Ouest.

Une clairière dans la forêt. Le fond est occupé par un étang marécageux encombré de roseaux et que traverse un pont de bois. A gauche, premier plan, une roche moussue pouvant servir de siège.

Scène I.

BALTAZAR *(en train de pêcher, fredonne sur l'air du « Juif-Errant »)*

Fou qui chante après boire
Le charme des combats !
Pour moi tout champ de gloire
Est un champ de trépas,
Le laurier me dit peu,
Sauf dans le pot-au-feu !

Oh ! l'affreuse misère
Des hommes d'aujourd'hui
Qu'on fait partir en guerre
Pour le compte d'autrui !
Le seul bonheur qui soit,
C'est de rester chez soi !

Moi, mon chez moi, c'est la forêt. Personne ne m'y dérange et je n'y dérange personne. Au contraire, les petites fleurs du chemin me saluent, les écureuils dégringolent de leur branche pour me souhaiter le bonjour et ma table, n'importe à quelle heure, s'y trouve toujours servie : goujons, mûres, myrtilles et fraises — ce qu'on peut appeler, sur mon honneur, un vrai festin de Balthazar !... Mais ayons l'œil à la pêche. Voilà que ça mord !

Scène II.

BALTHAZAR, CLAUDINETTE et son troupeau.

CLAUDINETTE. — Par ici, Noiraud, par ici !

BALTHAZAR. — Tiens, tiens, de la visite... *(haut)* Il me semble que j'entends soupirer de ce côté...

CLAUDINETTE. — Vous étiez là, père Balthazar ?

BALTHAZAR. — Je t'observais et je me disais : pour que la petite Claudinette promène si loin son troupeau, il faut qu'elle soit plus soucieuse qu'à l'ordinaire...

CLAUDINETTE. — Moi, soucieuse ?

BALTHAZAR. — Oh ! n'essaie pas de cacher ton jeu ; je suis sorcier, tu le sais bien.

CLAUDINETTE. — Eh bien ! c'est vrai, père Balthazar, j'ai de grands ennuis.

BALTHAZAR. — Conte moi ça ; cœur qui s'épanche est à moitié consolé.

CLAUDINETTE. — Ce que j'éprouve, ah ! c'est très vague... Je ne peux pas vous définir... C'est comme le pressentiment d'un malheur, la crainte d'une méchanceté qu'on méditerait contre nous.

BALTHAZAR. — Pourquoi t'inquiéter ? Vous n'avez que des amis ; personne ne songe à vous nuire.

CLAUDINETTE. — Si fait, le Baron !

BALTHAZAR. — Oh ! celui-là, le diable lui règlera son compte.

CLAUDINETTE. — En attendant, père Balthazar, je me méfie. Je ne suis pas tranquille. Songez que depuis deux jours je n'ai plus de nouvelles de mes parents !

BALTHAZAR. — Ce n'est pas la première fois qu'ils te laissent seule au logis.

CLAUDINETTE. — Jamais leur absence ne m'a semblé si longue !... D'autant plus que .. que j'ai à leur soumettre une question très délicate et je me demande comment je me tirerai d'affaire si je ne puis les consulter.

BALTHAZAR. — De quoi s'agit-il ?

CLAUDINETTE. — Premièrement d'un rendez-vous...

BALTHAZAR. — Et ensuite ?

CLAUDINETTE. — Ensuite d'une réponse qu'on attend. Que faut-il dire? Est-ce oui? Est-ce non? Vous comprenez comme c'est embarrassant... Ah! je suis bien malheureuse, père Balthazar, bien malheureuse!

BALTHAZAR. — D'abord, dans ce que tu me racontes, je ne vois aucun motif pour pleurer. On ne t'a pas donné ces jolis yeux pour en faire des citernes et pas plus que moi, je parie, le prince Pandolfe ne les aime quand ils sont rouges.

CLAUDINETTE. — Ah! qui vous a dit?...

BALTHAZAR. — Allons, allons, sèche tes larmes, j'ai lu cela dans les étoiles.

CLAUDINETTE. — Eh bien! oui, c'est la vérité. Le prince m'adore et je crois bien que pour ma part je le lui rends de tout mon cœur.

BALTHAZAR. — Mais en ce cas, petite folle, tout est pour le mieux. Pourquoi te mettre martel en tête? Il n'y a pas péril en la demeure. Tiens, pour changer le cours de tes idées, je t'invite à partager mon dîner. Le menu t'amusera par sa variété et sur ce tapis de mousse, vois, la nappe est déjà mise!

CLAUDINETTE. — Mais le ciel se couvre; je viens de sentir une goutte me tomber sur la main.

BALTHAZAR. — Ne t'en étonne pas, il pleut souvent dans ces bois-ci. Installe-toi à l'abri de ce chêne, tandis que je vais relever mes filets *(il sort en fredonnant: « Il pleut, il pleut, bergère »)*

CLAUDINETTE. — On ne peut rien lui cacher; il est au courant de tout, ce brave Balthazar!... Hé! mais, qui va là?.. On a marché dans le taillis; j'ai entendu craquer les feuilles mortes... Seraient-ce les chasseurs?...

Scène III.

CLAUDINETTE, LE BARON, LES GARDES

LE BARON. — En voilà toujours une de la bande! Gardes, qu'on l'arrête!

CLAUDINETTE. — Au secours, Balthazar, au secours!

LE BARON. — Crie à ton aise! On ne t'arrachera pas de mes mains!

CLAUDINETTE. — Je ne vous ai rien fait, monsieur le Baron!...

LE BARON. — Tant pis, tu paieras pour les autres! Je vais te faire murer vivante dans les souterrains de mon château afin qu'on sache ce qu'il en coûte de rosser un gentilhomme comme le dernier des laquais!

CLAUDINETTE. — Balthazar, Balthazar, à moi!... (*les gardes emmènent Claudinette*)

Scène IV

LES MÊMES, BALTHAZAR

BALTHAZAR. — Quoi ?... Qu'y a-t-il ?... Claudinette !... Malheur à qui la touche!

LE BARON (*frappant Balthazar d'un coup d'épée*) — Malheur à toi-même, vagabond! (*il sort précipitamment*)

BALTHAZAR (*en tombant*) — Oh! le traître! oh! oh!... (*il se traîne jusqu'au rocher du premier plan*) Il m'a blessé à mort... Ce crime était bien inutile... Aurais-je seulement pu la défendre ?... Hélas! je ne suis qu'un vieux... un faible vieux... (*il perd connaissance*)

Scène V

JEAN-PIERRE, CLAUDINE, Mme LA PLUIE, BALTHAZAR (inanimé)

CHŒUR INVISIBLE DES ESPRITS DE LA PLUIE

Plic, plac, ploc! Tombons, gouttes claires,
Mouillons, mouillons
Et transperçons

Les indiscrets et les fripons
Qui pénètrent dans la clairière.
Mouillons, mouillons
Et transperçons,
Assaillons de nos gouttes claires
Les indiscrets et les fripons
Qui pénètrent dans la clairière !

CLAUDINE. — Il pleut, ça mouille ; c'est la fête à la grenouille !

JEAN-PIERRE. — Ce n'est pas une averse, c'est une inondation ! Sûrement nous devons toucher aux fameux marécages du Sud-Ouest, réservoirs de Mme la Pluie, et c'est pour nous forcer à rebrousser chemin que les petits Esprits nous saucent avec tant de rage. En effet, c'est ici ! Prévenons de notre arrivée la maîtresse de céans. (*ils crient à tue-tête*) Madame la Pluie ! madame la Pluie !

(les roseaux du fond s'écartent et laissent voir une grotte bleuâtre vivement éclairée où se trouve étendue sur un lit de repos Mme la Pluie entourée de ses suivantes)

Mme LA PLUIE *(en bâillant)* — Qui se permet de troubler mon sommeil ?

JEAN-PIERRE. — C'est Jean-Pierre le meunier, madame, chez qui vous avez trouvé asile un soir d'hiver, il y a 15 ans. Il vous devait une visite et vient vous la rendre en compagnie de Claudine, son épouse.

Mme LA PLUIE. — Vous auriez pu vous dispenser de cette démarche.

JEAN-PIERRE. — Sans doute, madame, mais vous vous êtes engagée à me protéger et l'heure est venue d'acquitter votre promesse.

Mme LA PLUIE. — Promettre et tenir sont deux, mon bonhomme. Ah ! vite qu'on me délivre de ce couple stupide !

CLAUDINE *(lui jetant son manteau sur la tête)* — Pas si stupide qu'il n'en a l'air !... Houp-là ! madame la Pluie, vous voilà prise sous mon manteau !

Mme LA PLUIE. — Mais c'est un guet-apens !.. J'étouffe.. Ils vont me faire mourir !...

CLAUDINE. — Chansons ! la pluie ne meurt pas. Charge-la sur ton dos, Jean Pierre, et reprenons le chemin du moulin. *(Ils sortent et le fond du théâtre se referme — la pluie cesse*

Scène VI

LE PRINCE PANDOLFE, LES CHASSEURS, BALTHAZAR

(Silence — puis on entend au loin le son du cor et les cris des chasseurs : « Taïaut ! taïaut ! » qui vont en se rapprochant. Bientôt un cerf traverse la scène poursuivi par une meute furieuse et de nombreux cavaliers parmi lesquels le prince Pandolfe)

PANDOLFE. — La bête aux abois se jette à l'eau ! Qu'on sonne l'hallali !... Pour moi, messieurs, je vais mettre pied à terre et suivre du haut de ce pont les péripéties de la mort du cerf. *(sortent les chasseurs)* J'avais hâte de les voir s'éloigner pour rejoindre Claudinette.

BALTHAZAR (*d'une voix presque éteinte*) — Prince... prince Pandolphe !...

PANDOLFE. — Qui m'appelle ?... *(il s'approche de Balthazar)* Un homme ensanglanté, couché dans l'herbe !...

BALTHAZAR. — Monseigneur, écoutez-moi... Celle que vous cherchez vient d'être enlevée par d'infâmes brigands...

PANDOLFE. — Ce n'est pas vrai ! Tu mens !

BALTHAZAR. — Pourquoi vous tromperais-je ? Je n'ai plus qu'une minute à vivre...

PANDOLFE. — Est-ce bien de Claudinette que tu parles ?

BALTHAZAR. — J'ai vainement tenté de la secourir...

PANDOLFE. — Mais alors, ses ravisseurs, tu les as vus, tu les connais ?...

BALTHAZAR. — Oui, c'est...

PANDOLFE. — Achève, de grâce!

BALTHAZAR. — C'est le Baron...

PANDOLFE. — Il s'évanouit... Holà, quelqu'un!... *(à part)* Ah! c'en est trop, cette fois la coupe déborde! Baron maudit, tu me le paieras! *(aux chasseurs qui accourent)* Messieurs, faites transporter ce blessé en lieu sûr... Je me remets en chasse; on vient de m'indiquer une piste et je veux être le premier à forcer le loup dans sa tannière! Qui m'aime me suive! En chasse! *(il saute en selle et pique des deux)*

TOUS. — En chasse! *(sortie)*

SEPTIÈME TABLEAU

Justice !

Une place de village, aux toits de chaume dominés par la sombre silhouette d'un manoir feodal. A droite, la maison de Jean-Pierre. Vis-à-vis, un vieux puits à margelle enguirlandé de chèvrefeuille et accosté d'un banc de pierre. Des meubles, des ustensiles de toute espèce sont étalés sur la chaussée.

Scène I

L'INTENDANT, LES VILLAGEOIS.

L'INTENDANT *(debout sur une table)* — Par décision et sur l'ordre de M. le Baron, je suis chargé de mettre en vente les biens du meunier Jean-Pierre. Nous commençons par son mobilier. Voyons, qui met à prix ? 150 livres marchand, 150 livres... Personne ne dit mot ?.. Eh ! que diable, mes bons amis, décidons-nous. Vous regretterez demain d'avoir manqué cette occasion... Mettez des enchères et allez donc ! Jerôme, Mathurin, Dominique, avez-vous avalé votre langue ?

UN PAYSAN. – Je n'achèterai rien de ce qui appartient à Jean-Pierre.

UN AUTRE. — Nous ne voulons pas nous faire les complices de ton maître.

UN AUTRE. — Nous ne sommes pas des voleurs, nous autres !

L'INTENDANT. — Ah ! c'est ainsi !... Très bien !.. Vous aurez affaire à Mr le Baron ! *(il descend de la table et sort en maugréant. Les villageois rentrent chez eux)*

Scène II

JEAN-PIERRE, CLAUDINE, Mme LA PLUIE.

CLAUDINE. — N'ayez pas peur, Mme la Pluie, nous allons vous laisser couler au fond du puits ; plouf ! un petit plongeon,

vous serez là comme chez vous! *(ils la jettent par dessus la margelle)* Maintenant, mon homme, attache le couvercle, et solidement! Là, le tour est joué! Quand elle voudra sortir, il faudra qu'elle capitule et qu'elle passe par nos conditions.

JEAN-PIERRE. — Ah! Claudine, Claudine, tu as sans doute quelques petits défauts, comme toutes les femmes, mais tes idées sont toujours bonnes.

CLAUDINE. — Eh mais! vois donc où se promène notre mobilier? On a profité de notre absence pour nous jouer un tour!

JEAN-PIERRE. — Je le trouve un peu fort, par exemple! Lit, table, chaises, horloge, tout notre fourniment au milieu de la chaussée! Comment Claudinette a-t-elle supporté qu'on saccage ainsi la maison?

CLAUDINE. — Et pourquoi n'est-elle pas venue à notre rencontre?

JEAN-PIERRE. — Oui, pourquoi?... Ah! bon sang de bon sang, ma pauvre Claudine!...

CLAUDINE. — Que veux-tu dire?... Grands dieux, je crois que moi aussi je commence à comprendre.!

JEAN-PIERRE. — Il n'y a pas de doute, c'est notre persécuteur, c'est lui, c'est encore lui qui met à exécution ses projets de vengeance.

CLAUDINE .— Mais alors, la petite?.. Ah! je n'ose y penser.

JEAN-PIERRE. Il faut s'attendre à tout de la part de ce misérable.

CLAUDINE. — Eh bien! non, je me révolte à la fin. Assez tergiversé. Puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de nous tirer de ses griffes, adressons une requête au Roi. Mais voilà, le temps presse, il s'agirait de courir comme le vent...

JEAN-PIERRE. — Comme le Vent, dis-tu, comme le Vent! Ah! je t'en prie, qu'il ne soit plus question de ce prometteur de beaux jours!

CLAUDINE. — Eh ! je n'ai que faire de tes amis !... Et cependant, qui sait ?... Il me vient une idée que Mme la Pluie pourrait dans le cas présent nous être fort utile.

JEAN-PIERRE. — Comment l'entends-tu ?

CLAUDINE. — Elle seule est capable de se rendre à la ville en quelques minutes et j'ai bien envie de l'envoyer parler au Roi de notre part.

JEAN-PIERRE. — Elle refusera.

CLAUDINE. — Nous allons voir. (*s'approchant du puits*) Dites donc, madame la Pluie, ne seriez-vous pas bien aise de prendre l'air ?

Mme LA PLUIE. — (*du fond du puits*) Oh ! oui, je me dessèche dans cet affreux cachot.

CLAUDINE. — Nous consentons à vous donner la clef des champs, mais à une condition.

Mme LA PLUIE. — Laquelle ? je brûle de partir.

CLAUDINE. — Minute ! Jurez d'abord, jurez par le Tout-Puissant, votre Créateur et le nôtre, que vous nous obéirez ponctuellement.

Mme LA PLUIE. — Je le jure !

CLAUDINE. — Eh bien donc, madame la Pluie, il s'agit de voler à tire d'aile et d'aller implorer pour nous l'assistance du souverain.

Mme LA PLUIE. — Et si je rencontre en chemin Mr le Vent, mon ennemi ?

CLAUDINE. — Faites la paix pour cette fois, madame la Pluie, ce ne sera pas de trop de vos deux influences pour nous tirer d'embarras !

Mme LA PLUIE. — C'est dit. Je pars... Oh ! la belle chose que d'être libre ! (*elle prend son vol et disparaît*)

CLAUDINE. — Et nous, mon homme, faisons comme les fourmis dont on a détruit la fourmilière : sauvons de notre bien le plus que nous pouvons ! (*ils reportent leurs meubles dans leur maison*)

Scène III.

LE BARON, L'INTENDANT, LES GARDES.

LE BARON. — Ainsi, d'après ce que tu me racontes, tous les habitants du canton prennent le parti du meunier contre moi ?

L'INTENDANT. — Oui, le mécontentement est général. Ce n'est pas encore la rebellion ouverte, mais on y viendra, soyez sûr.

LE BARON. — Je ne leur en laisserai pas le temps. Non, de par le diable ! et tu vas voir le cas que je fais de leurs réclamations. Holà ! qu'on mette le feu aux quatre coins du village !

(Des gardes munis de torches, propagent l'incendie de maison en maison. Les villageois affolés se précipitent de toutes parts)

Scène IV.

LES MÊMES, JEAN-PIERRE, CLAUDINE, LES VILLAGEOIS, puis LE ROI accompagné de Mme LA PLUIE.

LES VILLAGEOIS. — Tout brûle ! Au feu ! Grâce. grâce, monsieur le Baron !

LE BARON. — Vils manants, sotte engeance, ah ! vous ne prétendez plus reconnaître mon autorité ! Je vais vous prouver que vous n'êtes que des vermisseaux qu'on écrase sous le talon de sa botte ! Je suis le maître ici, je suis le maître !...

LE ROI *(survenant)* Qui ose se proclamer le maître en ma présence ? Est-ce toi. Baron sanguinaire et cupide, chevalier deloyal, opprobre de mes états ? La voix de tes victimes est montée jusqu'à moi et je viens en personne te châtier comme il convient. Bourreau de tes vassaux, je te livre au bourreau ! (*les gardes emmènent le Baron*) Quand à vous, braves gens,

dont Mme la Pluie s'est déjà chargée d'éteindre les chaumières en flammes, remettez-vous de vos alarmes : la Justice est encore de ce monde! (*le Roi prend place sur le banc de pierre et Mme la Pluie s'assied à sa droite*)

LES VILLAGEOIS (*chantant et dansant*)

AIR : (*Ohé! mamma!*)

Oiseaux de nuit,
Le soleil luit,
Rentrez dans les ténèbres !
Plus de douleurs,
Séchons nos pleurs,
Plus de songes funèbres !
Oublions nos misères,
Vive le Roi, le roi des Rois !
Voici les jours prospères,
Dansons, gais villageois !
Vive le Roi !

(*A ce moment, le sifflement d'un vent impétueux se fait entendre, et l'on voit s'effondrer le manoir du Baron*)

JEAN-PIERRE. — Voyez le château qui s'écroule dans un nuage de poussière!

CLAUDINE. — Mais notre enfant, notre Claudinette, qu'est-elle donc devenue ?

SCÈNE V.

LES MÊMES, PANDOLFE, CLAUDINETTE, Mr LE VENT.

LE PRINCE PANDOLFE. — Hourrah ! Claudinette est sauvée !

CLAUDINETTE (*montrant le Prince et Mr le Vent*) — Et voici mes sauveurs !

CLAUDINE. — Ma fille, ma fille, ah ! que s'est-il passé ?...

PANDOLFE. — C'est effarant, miraculeux ! Tout le drame s'est déroulé en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ! A peine arrivé devant les murs du château où ma chère fiancée était retenue prisonnière...

CLAUDINE. — Que dit-il ?... Sa fiancée ?

PANDOLFE. — Voilà ce que c'est que de courir les routes, on ignore ce qui se passe chez soi ; demain Claudinette aura rang de princesse et ses père et mère ne s'en doutent même pas ! Donc, à peine arrivé sous les murs du château, tandis que je brandissais mon épée dans ma rage impuissante, tout à coup deux auxiliaires providentiels sont accourus à mon secours : Mme la Pluie, qui a déchaîné ses torents liquides et mis en fuite gardiens et geôliers, Mr le Vent, qui de son souffle terrible a pulvérisé les remparts et fait brèche au donjon, permettant ainsi à l'innocente Claudinette de revoir la lumière du jour. (*au Roi*) Ah ! mon père, mon père, je vous avais parlé du bon cœur de celle que j'ai choisie, vous pouvez juger maintenant de sa merveilleuse beauté !

LE ROI. — Assurément, mon fils, Claudinette est digne de toi et je serai ravi de l'appeler ma fille... si toutefois Jean-Pierre consent à nous la donner ?

JEAN-PIERRE. — Ah ! sire, en vérité, je...

CLAUDINE. — Réponds oui tout simplement, les longs discours ne sont pas ton affaire.

Mr LE VENT. — Quant à la dot de la mariée, c'est Mme la Pluie et moi qui nous en chargeons. Nous te devons bien cette petite compensation, n'est-il pas vrai, meunier Jean-Pierre ?

(*changement à vue*)

HUITIÈME TABLEAU

Le mariage de Claudinette.

Une cathédrale étincelante de lumières. Grand défilé. Au son de l'orgue qui joue une marche nuptiale, le prince Pandolfe conduit Claudinette à l'autel.

JEAN-PIERRE *(se détache du cortège et s'adresse au public)*

C'est fini. Plus qu'un mot. Mesdames et Messieurs,
Ayez pour notre pièce une indulgence extrême.
D'autres que nous sans doute auraient fait pire — ou mieux ;
Considérez plutôt qu'en brodant sur ce thème
Nous n'avons eu qu'un but : n'être point ennuyeux.
Quand à notre morale, elle vous saute aux yeux,
C'est qu'il ne faut jamais compter que sur soi-même !

(*Rideau*)

FIN